

CATEGORIE ADULTES

La visite écrit par Lolvé Tillmanns – 1er prix

6h, rendors-toi. 8h, juste encore un peu. 9h, lève-toi. 10h, ça devient ridicule. Je voulais écrire aujourd'hui, je dois écrire aujourd'hui. Je me pousse. J'émerge enfin. Un petit goût d'alcool reste sur ma langue. Je relègue la honte au fond de mon estomac. Je suis une artiste, il paraît que j'ai droit à l'excès, il paraît que je dois être l'excès. Laver, frotter, purifier. Commencer par se brosser les dents. J'évite mon reflet dans le miroir. Trop tôt, trop brouillé. Sous la douche, je me trace, convoque la soirée de la veille. Sortie du boulot avec le projet de rentrer à la maison. Mais entrer dans un bar et décaler le projet initial de cinq heures. Des amis, manger trop peu, des amis d'amis. Parler de musique, j'ai noté le nom d'une chanteuse de jazz quelque part. Improbable de parler de jazz dans ce bar où la musique n'était qu'un décor au brouhaha dominant. Pourtant. J'enfile un vieux pantalon sans vraiment me sécher – je me punis avec cette sensation froide et mouillée – et je fouille mon sac pour retrouver le nom. Concha Buika, sur un petit papier tout froissé. J'allume mon monstre, mon compagnon, mon tyran, je cherche la musique de la fille sur mon ordinateur. Play. Je passe un t-shirt douteux. Plutôt bon, le son. Première partie de soirée validée. Plus tard, un inconnu, parler de la politique israélienne. Drôles de conversations dans ce bar. Je ne suis pas du tout d'accord avec le type. Ça l'excite. Moi non, il n'est pas suffisamment brillant. Et trop gentil. Ses amis tournent autour de moi, il ne voit rien. Deuxième partie de soirée acceptable, sans plus. Il me faut du thé. Après l'alcool, toujours beaucoup de thé. J'ai très soif. J'élude le brouillard, il est temps d'excaver la troisième partie de la soirée. Partie tôt et seule. Bien. Je voulais écrire aujourd'hui. Je dois écrire aujourd'hui. Une nouvelle pour un concours. J'ai oublié le thème. Il y a toujours un thème, ou une première phrase, ou une dernière phrase. Ecrire dans une petite cage. Je ne la trouve plus la cage du jour, perdu le dépliant avec les conditions. C'est important les conditions, il y a aussi la longueur, douze, quinze trente mille signes *espaces compris*. J'aimerais tellement comprendre l'espace dans les mots. Je regarde mon clavier. Écrire sans condition, écrire quand même ? Trop difficile, pas maintenant, pas encore. Je retourne à mon sac, le vide sur la table de la cuisine. Tampons, mouchoirs, cartes de visite, livres, carnet, stylos. Quelques billets. Je compte, rien dépensé du tout. Privilège des femmes. Je ne

devrais pas les laisser payer. Ils y tiennent pourtant, comme à un ridicule bastion, comme à une marque de leur virile supériorité. Hier soir, le banquier a tout réglé, discrètement. Comme un vrai riche. Mécène d'un soir. Je me croise dans le miroir. Acceptable. Mettre une crème sur mon visage. Laisser poser et allumer mon téléphone. La petite machine a gardé les traces de la soirée. Des messages, des appels en absence. D'abord les filles, puis plus tard, les garçons. Toujours tard, l'heure des garçons. Des bouteilles à la mer. Je suis restée muette. Bien. Je voulais écrire aujourd'hui, je dois écrire aujourd'hui. J'efface tous les numéros des garçons, sauf un. Toujours le même. Je mange en regardant le numéro, je passe mes doigts sur les chiffres, mais je n'appelle pas. Je voulais écrire aujourd'hui, je dois écrire aujourd'hui. Je retourne au clavier. J'ouvre word et j'aligne les mots. Comme ça, juste comme ça. Rien de bon. J'ai envie de retourner au lit, de me cacher sous le duvet. Je résiste. Surfe sur les réseaux. Je lis un peu. Le bouquin recouvre le clavier, mais ne me distrait pas suffisamment. Je voulais écrire aujourd'hui, je dois écrire aujourd'hui. J'ouvre un autre word, cherche une idée pour cette nouvelle. Rien. Mes poches. Je n'ai pas fait mes poches, là où se cachent les derniers reliquats de la soirée. Une pièce de deux francs et une boucle d'oreille, la gauche, dans mon jean. Et dans ma veste, le dépliant du concours, les conditions et le thème : *Je suis venu(e) de loin*. Bon. Je commence une histoire de voyage. Direction Corée.

L'avion est quasiment vide. Elle n'est accompagnée que d'une dizaine d'adolescents coréens qui tripotent d'improbables gadgets électroniques. Elle les observe déjeuner d'une boîte de nouilles à l'insistante odeur de crevettes aigres alors qu'elle se contente d'un écœurant croissant écrasé. Séoul se déploie enfin à travers son hublot. Il est 20h, heure coréenne. L'aéroport est immense, incroyablement propre et net. Gil récupère sans encombre son petit bagage et se met en quête d'un taxi. Elle s'agrippe à un petit bout de papier chiffonné. Elle y a recopié l'adresse que Haneul lui a recommandée pour sa première nuit en Corée.

Puis non, c'est loin la Corée. Loin dans les souvenirs, loin dans le cœur. J'ouvre un nouveau word. Je pense à d'autres voyages, d'autres souvenirs. Je n'ai pas envie de me souvenir. Je voudrais écrire sur un voyage que je n'ai pas fait, mais je n'y arrive pas. J'ai besoin de la lumière dans l'œil, du parfum dans le nez, de la fatigue dans le corps. Changer de perspective. Quelqu'un qui arrive alors, une rencontre.

J'ai marché en pensant. La Brasserie, fera moins froid dedans. Une bière. Y a une fille en face de moi. Elle pleurniche, elle est sacrément jolie, même en pleurnichant. C'est rare, ça. Je veux essayer d'écrire un petit poème sur ses larmes, mais elle me fait signe de venir. Elle a l'air fâchée quand je fronce les sourcils de surprise. C'est pas une fille qui apprécie qu'on mette en doute sa parole. Je me le tiens pour dit. Je m'assieds, je lui dis salut. Elle s'appelle Tili, je pense pas que c'est son vrai nom, mais c'est tellement joli que j'ai pas demandé d'explication. Tili, elle est venue avec le train, de loin.

C'est joli, cette fille qui vient de loin avec le train. Mais quand l'histoire est finie, c'est trop long, trop de signes *espaces compris*, c'est écrit dans le règlement du concours. Encore un autre word. J'écris *extraterrestre* et j'efface tout de suite. Je tente le rêve et cette sensation de venir de l'autre côté du monde au réveil.

Le froid remonte par mes pieds. Je ne comprends pas pourquoi j'ai froid. Il fait chaud, je porte des talons hauts. On boit du champagne, on rit, on tourbillonne. Des hommes et des femmes passent leurs mains sur ma taille. Tout est doré, délicieux. Je vais voler. Et je suis dans ma cuisine. Pas de talons hauts, pas de rire, pas de tourbillon. Le carrelage est glacé, je m'agenouille. Je veux repartir d'où je suis venue, de loin.

J'essaie aussi le déplacement, la séparation d'avec soi-même.

Elle s'offre un verre de vin avec son repas, regarde un peu la télévision, feuillette un magazine. Son téléphone professionnel vibre, des rendez-vous négociés au prix fort. Elle ne prend qu'exceptionnellement de nouveaux clients. Elle s'autorise un carré de chocolat, mais ne se sert pas l'Amaretto dont elle a envie. Elle éteint la télévision, son téléphone, la lumière. Elle se brosse les dents, se démaquille sous la douche. Lorsqu'elle se sèche, son regard croise une inconnue dans la glace embuée de la salle de bains. Elle doit plisser les yeux pour reconnaître cette femme qui vient de loin.

Mais il n'y a pas d'histoire, pas de profondeur, juste un ressenti que je mets en mots maladroitement. L'après-midi se grignote. Trop de mots et pas assez d'idées, de trame. Une petite angoisse monte alors que je me sens de plus en plus fatiguée. Comme une envie de canapé et de couverture. J'ouvre encore un nouveau word et le fixe. Tout blanc, sur mon écran. Aucune lettre, aucun mot. Je sursaute, on a sonné à la porte. Paquet, assurance, témoins de Jéhovah ? Une bonne occasion de quitter le clavier. J'ouvre sur une femme, une jeune fille plus précisément. Elle ne dit pas bonjour, juste un petit *je veux téléphoner*. Elle tremble, comme une vieille femme. Je la fais entrer. Je lui propose de s'asseoir. Elle est perdue dans mon salon, ne peut choisir entre le canapé et les chaises. Je lui prends le coude et lui indique un fauteuil. Je sens son odeur. L'odeur de ceux qui vivent dehors. Mon téléphone glisse dans sa main bouffie. Des veines bousillées par les injections. Elle n'arrive pas à composer le numéro. Je le fais pour elle. Une fois, deux fois, trois fois. Personne ne répond. Elle mord ses lèvres craquelées. Regarde le vide. Complètement arrêtée, épuisée. Que puis-je faire pour elle ? Elle chuchote qu'elle aimerait seulement se reposer. Sa marraine va l'aider, celle qui ne répond pas au téléphone. Je lui recommande un lieu où elle pourra boire un café, obtenir un conseil. Moi, je voulais écrire aujourd'hui, je dois écrire aujourd'hui. Je l'encourage de ma voix de maman, réservée aux chatons et aux grands blessés. Je la lève, la dirige vers la porte, et la referme sur elle.

En retournant à mon clavier, je me félicite qu'elle soit venue chez moi, l'artiste tolérante qui n'abuse pas des faibles. Puis, face à mon word vide et blanc, je me regarde mieux. Je n'ai rien proposé, rien donné. La laisser dormir une heure, lui faire un café, lui prêter un linge pour se doucher. C'était facile. C'était évident. Mais non. Aujourd'hui, ce n'est pas écrire une nouvelle pour un concours que je voulais. Je voulais qu'elle parte. Je voulais qu'elle quitte mon appartement et ma vie au plus vite. Je ne voulais pas de cette misère, de cet abandon chez moi. Je ne voulais pas de cet autre côté du miroir où l'excès n'est plus glamour, drôle et socialement admis. Elle venait de tout près. Et je voulais qu'elle soit très loin.

AIRE écrit par Joëlle Oudard Robelo – 2ème prix

Anna fait cliquer le bouton de sa clé de voiture d'un coup sec. Juste avant de s'asseoir, elle se débarrasse de son manteau de laine noire et de son écharpe indigo. Elle attache sa ceinture de sécurité, desserre le frein à mains, vérifie le réglage des rétroviseurs, place dans la boîte à gants son téléphone portable, avec la connexion internet internationale qu'elle a pris soin d'activer avant son départ. Et jette à côté d'elle, sur le siège passager, une lettre et l'enveloppe déchirée qui la contenait. La lettre vient se coller, à l'envers, contre l'enveloppe ouverte.

Anna évalue dans le miroir central son impeccable coupe de cheveux, courte, blonde, d'un naturel recherché ; son menton en galoche qui continue à lui donner, bien qu'elle vienne tout juste de fêter ses 40 ans, cet air de femme enfant qui fait galoper les hommes. Ce reflet lui plaît. Elle reste immobile quelques secondes face à cette image satisfaisante, pousse un court soupir, puis démarre.

Destination : Barcelone. Quatre bonnes heures de route. Elle a planifié d'arriver la veille du Grand Rendez-vous avec le Docteur Canellis, pour rouler à son aise, laissant les kilomètres et ses pensées défilier dans la semi-conscience du conducteur. Elle a réservé un petit hôtel confortable dans l'Eixample, proche de la clinique. Le rendez-vous est prévu à 11 heures le lendemain matin. Si elle roule bien, elle aura même le temps, en fin de journée, d'aller se balader au bord de la mer et déguster quelques tapas en regardant évoluer les joggeurs, les promeneurs de chiens, les amoureux se tenant des mains protégées par des gants de laine.

Sur le siège passager, en guise de compagnon de voyage, la convocation de la clinique avec le détail de l'examen qui l'attend. Demain, ce sera un check-up complet, un examen de sang approfondi, une analyse des éventuels antécédents familiaux. Et un prélèvement d'ovule. Le centre spécialisé dans l'étude de la fertilité l'a contactée avant-hier, elle arrivera juste à temps pour le prélèvement. Le résultat de cette batterie de tests devrait lui permettre de choisir parmi les techniques de

reproduction assistée qui vont lui être proposées en cas de décision positive de sa part.

Sur le formulaire, elle a coché « Femme sans partenaire masculin ».

La première partie du voyage se déroule sans encombre. La circulation est fluide, le ciel dégagé. Imperceptiblement, les paysages changent, les panneaux délaissent la langue de Molière et passent à l'espagnol et au catalan. A mi-parcours, Anna décide de faire une pause pour boire un café et se dégourdir les jambes. Elle sort de l'autoroute pour une de ces aires anonymes, complices sans attrait des longs trajets en voiture.

Traversant une boutique remplie de mauvais sandwiches en forme de triangle et de bonbons bon marché, elle pousse les battants jaunes de la porte du restauroute et se faufile entre les tables en plastique et leurs occupants inconnus. Partout des familles, des enfants. Elle voit les pères. Un père touille la compote aux pommes du petit dernier ou bataille avec la fourchette de l'aîné ; un père est affalé, le nez dans son smartphone, tentant de s'extraire de la cohue familiale. Un père est distant, le nez en l'air. Elle rejoint la file d'attente. Commande un café. Puis ressort s'asseoir sur une pierre à l'entrée, au soleil. Devant elle, des parents posent un œil las sur leur progéniture en train de s'ébattre dans la petite aire de jeux aux couleurs criardes destinée à fatiguer au maximum les bambins avant leur réincarcération en milieu fermé, pour les heures de voyage suivantes.

Passage rapide aux toilettes. A nouveau la compagnie anonyme et obsédante des familles. Elle voit les mères. Une mère caressante dépose délicatement son bébé sur la table à langer ; une mère excédée traîne à la force du poignet un gosse hurlant et sali en direction des lavabos ; une mère voilée, discrète, serre un garçonnet endormi contre sa poitrine. Portraits de madones invasives, miroir de sa propre solitude. Le café lui griffe l'estomac.

Il est temps de repartir. Anna s'avance, prend à droite, puis fait cliquer son trousseau, attendant la réaction de son véhicule. Pas de réponse. Elle est sans doute trop loin de sa voiture. Elle s'approche de quelques mètres et fait une nouvelle

tentative. Aucune réponse. A côté de la voiture, elle procède à plusieurs reprises à la pression sur le bouton au logo « cadenas ouvert ». Rien. La portière refuse de s'ouvrir. Une bouffée d'angoisse froide fait son chemin le long de sa cage thoracique, sur le chemin de la respiration, du bas vers le haut. Elle tente de ne pas se laisser déborder par l'émotion et se concentre sur son trousseau de clés. Elle a sûrement actionné le mauvais bouton. Une autre clé s'est peut-être aimantée à celle de la voiture. Elle inspire et expire calmement et recommence l'opération à plusieurs reprises, en vain.

Petit à petit, la panique s'installe : elle n'a sur elle qu'un petit portemonnaie de voyage avec quelques euros. Elle ne parle pas un mot d'espagnol, encore moins de catalan. Son téléphone portable dort dans la boîte à gants de l'automobile, inaccessible comme un château fort.

Figée sur place, elle se projette dans les minutes qui vont suivre. Faire demi-tour dans le restauroute. Affronter la nuée de pères, mères, enfants. Se diriger vers le caissier le moins débordé en passant devant tout le monde, en se répandant en excuses. Balbutier une demande en anglais, que le caissier ne comprendra sans doute pas, pour obtenir une connexion internet ou un téléphone. Pour appeler qui ? Son assurance auto ? Son garage ? Son père ! Oui, son père saura sûrement quoi faire, lui donner un bon conseil, les mots qui redonnent du sang froid dans une situation en fait plutôt ridicule que dramatique. Elle imagine ce que serait réagir en adulte : en rigoler, dédramatiser, faire calmement demi-tour, demander de l'aide avec ce sourire qui met tout le monde dans sa poche. Etre ouverte à l'inconnu. Tout ce dont elle se sent incapable.

Que faire, que faire, que faire, se répète-t-elle, submergée par l'angoisse. Je dois prendre une décision. Je dois agir. Je suis incapable de prendre une décision. Je ne veux pas agir. Pourquoi je dois décider de ça toute seule ? Pourquoi je dois décider de tout toute seule ? Je ne veux pas décider toute seule. Je veux avoir droit à la fragilité, je veux m'abandonner comme ce garçon contre la poitrine maternelle, je n'ai pas envie d'assumer, d'assurer.

Les larmes l'envahissent tandis que ses doigts, inlassablement, tentent des clics désespérés sur cette clé inutile.

- Puis-je vous aider, Madame ?

Une voie claire perce le brouillard de son angoisse. Un homme d'âge plus que respectable se tient à côté d'elle sans qu'elle ait perçu son arrivée. Il est vêtu d'un long imperméable gris très défraîchi, un peu à la manière d'un lieutenant Columbo d'un autre temps. Sa maigre silhouette semble plus emmaillotée que vêtue de cette sorte de linceul.

- Je...c'est ridicule, je n'arrive pas à ouvrir ma voiture, elle refuse de répondre à mes clés...je ne comprends pas...
- Si je peux me permettre...

L'homme tend la main en direction du trousseau ; Anna hésite une seconde...et si il était mal intentionné ? S'il partait avec les clés ? S'il arrivait à ouvrir la voiture et s'y fourrait précipitamment ?

Le besoin de secours est le plus fort, elle remet son trousseau. Le vieil homme le prend, hoche la tête. Puis fixe la voiture en face de lui. Et fait silence.

Anna s'attend à ce qu'il commence lui aussi à actionner les fichues clés. Il n'en fait rien.

- Madame, cette voiture n'est pas la vôtre. En effet, les clés portent le logo de la marque Volkswagen. Et vous êtes à côté d'une Peugeot. Qui se trouve être la voiture de mon fils.

Anna tourne la tête et s'aperçoit de sa méprise. Sa voiture est parkée à gauche de l'aire de jeux, non à droite. Perturbée par le spectacle des enfants, elle a pris le mauvais chemin.

- Je... merci beaucoup, je suis confuse, j'ai honte, vraiment. Je vous remercie et m'excuse, vous avez dû vous imaginer je ne sais quoi...

Le vieil homme se fend d'un sourire tandis que ses yeux jaunes la transpercent avec une acuité légèrement effrayante.

- Ne vous en faites pas, cela arrive. Vous deviez être particulièrement stressée pour ne pas vous en être rendue compte vous-même rapidement.

Puis-je vous offrir un café ? Mon fils m'attend à l'intérieur, nous sommes ici pour encore une petite heure, le temps qu'il décompresse avant de reprendre la route.

Anna tourne la tête en direction du restauroute et aperçoit, derrière la vitre, une silhouette longue et mince, mains dans les poches, qui semble les scruter.

- Oui, mon fils m'a envoyé en éclaireur voir ce qui vous intéressait tant dans sa voiture.
- Je ... je me sens vraiment gênée et je vous remercie de votre aide. Je dois partir. J'ai un rendez-vous important à Barcelone demain matin et j'aimerais arriver avant la tombée de la nuit. Encore une fois merci beaucoup et au revoir Monsieur.
- Au revoir, chère Madame, bonne route à vous, et, quel qu'en soit le but, plein succès pour votre rendez-vous de demain, qui, à l'évidence, vous tient très à cœur. Soyez prudente et concentrée, aucun rendez-vous ne mérite que l'on y laisse sa vie, termine-t-il, avec une moue énigmatique.

Anna esquisse un sourire un peu crispé, tourne brusquement les talons et prend à gauche, en direction de sa voiture. Au fur et à mesure qu'elle s'éloigne du vieil homme, lui tournant le dos, elle a la nette impression que deux paires d'yeux l'observent de manière insistante, presque dérangeante ; elle imagine les regards se promener sans gêne le long de son dos, ses fesses, ses cuisses, ses genoux, jusqu'à ses talons, traversant le mince rideau de ses vêtements.

Arrivée devant sa voiture, elle appuie, tout se déverrouille. Elle se laisse choir sur le siège conducteur. Tout est là où elle l'avait laissé : son téléphone portable, son Gps dans sa boîte à gants, son manteau et son écharpe indigo derrière elle sur la banquette arrière.

Anna ferme sa portière, attache sa ceinture, verrouille la sécurité. Démarre son Gps. S'apprête à enclencher le moteur.

Puis s'immobilise. Elle jette un coup d'œil dans le rétroviseur gauche. La silhouette du vieillard est toujours là, mains dans les poches, semblant la regarder ; celle du fils, elle ne peut pas la voir.

Dans le reflet du miroir, le soleil d'hiver achève de se déployer sur le parking, baignant d'une chaleur timide les platanes, les quelques herbettes, les cheveux des enfants. Sa lumière met en évidence des halos de fine poussière mêlée à de tous petits insectes osant un vol dans le froid de janvier. Les fenêtres fermées laissent entrer en sourdine les cris des enfants, le bruit continu des voitures qui défilent sur l'autoroute, le crissement sec de pas sur le gravillon.

Anna reste sans bouger quelques secondes, l'œil figé dans le rétroviseur. Puis, sans tourner la tête, elle pousse un petit soupir, décroche sa ceinture, éteint son Gps, serre le frein à mains. Elle ressort de sa voiture, claque la portière, enclenche la fermeture des portes. Et fait demi-tour, en direction du vieux Monsieur.

Sur le siège passager, la lettre de convocation, face contre siège, collée à l'enveloppe ouverte.

Parole d'exode écrit par Charlotte Frossard - 3^{ème} prix

Ma douce.

C'étaient ses mots, inscrits sur le haut de cette page un peu écornée, un peu humide encore de la traversée.

Ma douce.

C'étaient ses mots, juste deux mots, pour commencer. C'était une marque de tendresse à distance, une façon de me dire qu'il était encore là, à penser à moi et à s'approprier cette pensée.

Je l'ai imaginé tracer ces quelques lettres avec une application folle. Il n'avait pas droit à l'erreur, il n'avait pas de deuxième papier ni de deuxième chance. J'ai façonné cette scène dans mon esprit, je voyais sa main trembler un petit peu mais son souffle sûr et profond. Il avait sûrement la bouche qui se tordait un peu sur la gauche, comme c'est le cas quand il se concentre sur quelque chose. Je ressentais à distance le froid infiltré jusque dans ses os qui devait le faire grimacer à chacun de ses mouvements.

Ma douce, m'a-t-il écrit en préambule dans une douceur presque exagérée, comme si le fait de commencer comme ça pouvait changer quoi que ce soit.

Il portait sûrement cette chemise ocre, un peu jaunie sous les aisselles, un peu rêche aux extrémités. Il avait sûrement ce pardessus bleu foncé pour la pluie et les bourrasques de la mer, quand celle-ci tanguait. Je l'imaginais, oui, à ne pas vraiment savoir comment me le dire, mais à être déterminé à m'écrire cette lettre jusqu'au bout, même si cela lui coûtait de mettre sa fierté de côté.

Ma douce, m'a-t-il écrit, je viens jusqu'à toi. Le temps nous a manqué et séparés, mais je suis en route à présent.

Il était en route, oui. Je ne savais pas s'il était venu seul ou accompagné, mais je savais. Je savais que pour me rejoindre, il avait abandonné sa terre et son socle. Cette terre, travaillée de ses mains, pour laquelle il avait sué et strié sa peau, cette terre qui faisait sa superbe. Il avait été, très jeune déjà, élevé par un père

intransigeant qui lui avait inculqué cette dignité mâle, cette rage de vouloir créer soi-même sans l'aide de personne.

Oui, pour me rejoindre, il avait dû quitter de bon matin cette région qu'il connaissait si bien. Nous nous étions rencontrés là, sous les oliviers. Il lisait un livre en tout début de journée, quand le soleil commence à taper et rapatrie les hommes à l'abri des arbres. Il avait toujours été un peu rêveur, un peu d'ailleurs ; il aimait le son de l'eau bleue sur les pierres du ruisseau et l'odeur des torches embrasées les soirs de fête.

Ma douce, me disait-il toujours, tu me fais rêver, tu m'emportes si loin que je n'en reviens jamais.

Dans chacun de ses mots, je sentais le poids du départ. Il me l'avait dit lui-même, une nuit, accroché à l'image de moi : on ne quitte jamais en une fois. On porte avec soi le souvenir comme un fardeau et on fait chaque jour un pas de plus vers l'horizon. On met une éternité à dire au revoir, murmurait-il la tête enfouie dans ses bras chauds. Parfois même une vie n'est pas assez pour le faire.

Il lui avait sûrement fallu bien du courage pour s'arracher du pays qui était le sien. Je l'imaginai monter à bord de cette embarcation. Peut-être avait-il regardé une dernière fois les paysages cuivrés derrière lui, mais peut-être pas. Peut-être l'a-t-il fait sans une seule larme. Peut-être que j'ai trop envie d'enjoliver ce départ, parce que je l'imagine plein d'espoir et sûr de lui.

Ma douce, m'écrivait-il donc. Ces derniers mois ont été insupportables d'attente et de peur. Avec toi, je serai heureux, je le sais. Au creux de tes bras, m'écrivait-il, se trouve la sécurité dont j'ai besoin pour me lever le matin et pour m'endormir serein quand se couche le jour.

N'avait-il pas été heureux avant ? Même s'il n'avait pas pleuré, sur ce bateau qui prenait le large, cela voulait-il pour autant signifier qu'il ne regrettait pas son choix ? Suis-je vraiment capable de lui fournir, à moi seule, ce bonheur qu'il recherche ? La pensée de cette responsabilité me fait tourner la tête. Je me souviens de le voir sangloter sans bruit. J'avais compris son chagrin parce que son corps frémissait par saccades. Je me souviens de l'entendre entre deux sursauts : je perds ma force, je ne peux plus résister, a-t-il soufflé. C'était un murmure, mais j'ai compris qu'il sentait l'heure du départ se rapprocher.

Même si j'avais hésité, aurais-je vraiment pu refuser ?

Ses lignes sont de moins en moins droites sur le papier. Elles penchent un peu. C'est vrai que ces traversées sont réputées pour être mouvementées, surtout à cet endroit-là, sur son itinéraire. Ma douce, mon espoir : ce sont ses mots qui glissent maintenant. Attends-moi, j'arrive vers toi. Je te promets que je ne regarderai plus jamais en arrière.

En arrière.

Derrière sa maison, dans un coin de son jardin maintenant défraîchi et saccagé, il y a un portail à moitié écaillé. Il a grandi dans cet endroit. Enfant déjà, il cueillait le long du portail des petites fleurs blanches aux pétales bien bombées. Il en arrachait par rafales, avide du bouquet final qu'il poserait sur la table à manger. Il aimait le calme de l'activité, le silence enveloppant de ce lieu duquel personne ne pouvait l'extirper, pas même la moindre déflagration au lointain.

Derrière sa maison, à côté de ce petit portail, il y a une petite pierre et sur cette pierre, une petite fleur. C'était la dernière du jardin, tout juste cueillie puis retombée légèrement à terre sous un souffle brutal. Sous la pierre, il a enterré la dépouille de son enfant de ses mains. Il a creusé tout seul. Il n'avait jamais creusé de tombe, mais il était plutôt impressionné du résultat. Il ne se savait pas capable de creuser, il n'avait été habitué qu'à bâtir.

Je l'imaginai, penché sur ce papier humide, recroquevillé par le froid, en train de m'écrire précisément ces mots : je te promets, je ne regarde plus jamais en arrière. L'avenir est devant, au loin, avec toi, ma douce et belle, avec toi, ma douce et tendre, ma forte et vaillante.

Je l'imaginai, impatient d'accoster. Il avait toujours redouté les eaux froides et les remous dont on ne voit pas le fond. Peu d'entre eux savaient vraiment nager. Ça n'avait jamais été un passage obligé, là d'où ils venaient. Ils avaient appris, eux, la puissance de la terre, la floraison des plantes, la couleur des épices. Entre deux cours à l'université de la ville, la jeunesse descendait au marché cueillir les odeurs des fruits confits.

Ma douce, me disait-il, je viens à toi. Je suis bientôt là. N'aie aucune crainte : tu me reconnaîtras. Je suis venu de loin, mais je suis fait comme toi. J'ai en moi les douleurs et les peurs que tu ressens. J'ai la même appréhension de te trouver, car les rencontres sont parfois difficiles. J'ai la même nostalgie de ce temps passé, de ce temps révolu que l'on aurait voulu garder. J'ai la même déchirure de n'avoir pas pu choisir.

Ma douce, ma douce salvation. Ses mots résonnent encore.

Je l'imagine le cœur battant, impatient. Le cœur grand, le cœur trépidant. Le cœur écrasé entre tristesse et appréhension. Il avait dû serrer ses mains sur sa chemise après avoir refermé la lettre, il avait dû lécher le bord de l'enveloppe avec la salive un peu sèche qui lui restait. Il avait dû s'accrocher à cette lettre, à ce bout de papier, jusqu'au tout dernier moment.

Ma douce, ma douce. Je ne peux pas te promettre de ne pas avoir parfois une certaine nostalgie fugace dans le coin de mes yeux. Je ne peux pas te promettre de te comprendre tout de suite, et sans doute tu ne peux pas me le promettre non plus. Tu auras parfois, toi, cet éclair d'inquiétude dans les tiens. Car je suis venu de loin, tu le sais bien.

J'ai traversé à pied l'aridité des déserts, embourbé par la chaleur qui pesait sur mon corps. J'ai franchi la ligne montagneuse où le brouillard amenait à cécité. Dans chacun de mes pas j'ai ressenti l'épuisement me gagner. A chaque fois que mon pied foulait le sol, je sentais l'entier de mon être vaciller. Je ne croyais plus au pas d'après, pourtant je continuais à marcher.

Je suis venu de loin, oui, c'est vrai. Je suis venu d'un pays à l'abandon. Non pas délaissé par les hommes, mais abandonné aux mains de sang et de pouvoir. Je suis venu d'une contrée aussi écorchée que ma peau et que mon âme, une contrée qui crie encore ses dernières heures avant de renoncer.

Entre nous deux, ma douce, il y a, c'est vrai, une distance presque impossible à franchir. Je n'y serais pas parvenu si je ne l'avais traversée pas après pas, souffle après souffle, de résignation en résilience. J'ai marché, sûr de te retrouver et de sentir contre moi la fermeté de toi, la stabilité de toi.

Je suis venu de loin, c'est vrai, de loin par rapport à toi. Mais je ne crois pas que c'est la distance qui nous sépare.

Car mon cœur, ma douce, est si prêt à jaillir, mon cœur est entre mes mains. Il n'attend que toi, il n'attend que ton pas vers moi.

Ma douce Europe, je suis là.

CATEGORIE ADOLESCENTS

62836 écrit par Mathilde Lecoultre – **1er prix**

J'ouvre les yeux. Ils ne rencontrent que le noir intense et profond dans lequel je me trouve. Mon dos me fait souffrir : cela fait bientôt un mois que je dors sur une banquette en bois dur, et que je peux à peine bouger durant les nuits tant les couchettes sont peu espacées.

L'air sent la transpiration de dizaines d'êtres humains réduit à l'état de bête. La transpiration qui a macéré des heures durant dans une pièce exigüe. L'air sent la transpiration d'ouvriers qui n'ont pu se reposer, le sang séché sur leurs mains, leurs bras, leurs jambes et leur visage écorché. L'air sent le moisi du bois des lits sur lesquels ces mêmes ouvriers doivent dormir, le pourri de la nourriture qu'ils sont forcée d'ingurgiter pour ne pas mourir. L'air sent la saleté, mais également l'humidité des larmes que certains hommes n'ont pu contenir, la souffrance que les yeux de chacun renvoient dans les prunelles des autres, comme si les yeux, ici, n'étaient que les miroirs de la douleur humaine. Enfin, l'air est lourd d'une contradiction que chaque prisonnier connaît : le désespoir que l'ont ressent lorsqu'on se trouve dans un tel endroit, et l'espoir de survivre à cet enfer qui nous tient éveillé et nous garde en vie.

Le ciel dehors se dégage légèrement et un rayon de lumière de la pleine lune vient s'infiltrer entre les lattes de bois qui constituent la cabane dans laquelle nous dormons. Je lève doucement mon bras jusqu'à effleurer ce rayon pâle. Sur mon avant bras sont écrits plusieurs chiffres.

62836

Cette simple suite de chiffres restera à jamais gravée en moi, sur ma peau et dans ma mémoire.

Je suis venu de loin. Chaque nuit, ce court instant de répis, mes souvenirs sont témoins de ma vie passée, ils me la rappellent et me rappellent ce que j'ai perdu et ce que je ne pourrais jamais retrouver. Ils m'ont tout pris ; mes affaires et mes richesses, mes droits et ma liberté, ma famille et mes amis, et même mon identité. Ils ont cambriolé, kidnappé et violé ma vie. Ils m'ont réduits à néant. Il n'y a plus que mes souvenirs qui peuvent se rappeler ce que j'étais, *qui j'étais*.

Si je meurs ici, personne ne saura ce que j'ai vécu, où je suis né, qui étaient mes parents, mon épouse. Personne ne racontera de quelle manière je suis mort, et personne ne me pleurera puisqu'à mes derniers instants je n'aurais été non pas une personne, ni même un animal, mais une simple suite de chiffres.

Je fais lourdement tomber mon bras le long de mon corps. Mes yeux me piquent atrocement et je laisse une unique goutte d'eau salée perler au coin de mon œil et couler sur ma joue.

Cette larme, je l'imagine se transformer en rivière, puis en torrent, puis en mer, par laquelle je rentrerais chez moi, en Italie. Chez moi... Existe-t-il encore cette maison de vigne ? Son souvenir est si flou dans mon esprit que j'en perçois à peine les contours.

Je tourne la tête à droite, à gauche, pour voir des masses noires et maigres, informes, j'écoute le léger ronflement des prisonniers malades, je sens nos corps froids de la souffrance que nous infligent d'autres corps chauds de haine, je touche le bois rugueux de ma couchette usée, je goutte à l'eau salée que mon unique larme a déposée aux commissures de mes lèvres.

Tous ces corps, entassés sur eux-mêmes dans des baraques de bois pourri, tous ces cœurs, tremblant de peur, tous ces yeux, désertés de la flamme qui peuplent habituellement les iris des êtres vivants...

Comment un être humain peut-il s'endormir le soir, sachant quelles atrocités il a commis dès le matin ? Comment peut-il vivre avec les monstruosité qu'il a infligées à d'autres êtres humains ?

C'est bien simple : en leur soustrayant leur humanité. En les dépouillant de leur titre d'humain et en les réduisant à un nombre. Car enfin, quel mal y a-t-il à causer du supplice à un *numéro* ?

Voilà ce qu'ils nous ont fait : ils nous ont volé tout ce qui faisait de nous des êtres vivants.

Le soldat des étoiles écrit par Sarah Berthouzoz – 2ème prix

Je reviens d'un long périple de quatre années, quatre années qui nous avaient séparés. Pendant ces quatre années, tu as habité mes songes. Les courts instants où le sommeil m'était autorisé, je rêvais de toi. Les grondements sourds du lointain, ceux qui jetaient un froid au sein de notre camp et qui en ont rendu fou plus d'un, jamais, je dis bien jamais, ils n'ont réussi à gagner ma flasque cervelle. Ils ne pouvaient s'emparer du souvenir de ton cœur fragile qui battait dans ta poitrine. Mon manque de vaillance m'a souvent valu le titre de lâche, mais le souvenir de ton visage virant à l'écarlate à chaque fois qu'un imbécile me nommait ainsi m'a aidé à devenir un homme. Je n'ai jamais déserté ; même quand l'envie m'en prenait, je parvenais à maîtriser la peur qui me rongait de l'intérieur.

Sois fier, quand je viendrai, je t'en prie. Sois fier de ton petit frère qui est devenu valeureux pour ne plus percevoir la déception dans ton regard.

Mon voyage a été long. Il m'a apporté courage et prudence, en plus de la sagesse acquise à tes côtés. Je suis revenu victorieux de nombreuses batailles, j'ai décimé les barbares qui me voulaient du mal, égorgé mes ennemis et tué, sans réfléchir, je l'avoue, certains coéquipiers qui ne s'étaient pas montrés vaillants.

Je viens avec la boule au ventre, car jamais je n'aurais dû faire autant de victimes. La soif de vengeance m'aveuglait, et je me suis laissé emporter dans la violence des combats. Je viens, je suis peut-être un fier soldat dont le général ne tarit pas d'éloges, mais permets-moi de douter de mes compétences. Tuer un homme ne fait pas de vous un brave soldat, mais un meurtrier. Je ne l'ai pas tout de suite remarqué, je le regrette. Je suis devenu, au fil du temps, un être perfide et vaniteux. Tous les grands hommes qu'a portés notre planète se sont laissés avoir par la vanité et ont petit à petit été dévorés par la folie des grandeurs. Mais moi, je ne suis pas comme ça, je ne suis pas un grand homme. Si je l'avais été, j'aurais été capable de te protéger. Je ne veux pas utiliser cette triste guerre comme excuse ; si je suis devenu prétentieux, c'est de ma faute. La guerre est déjà responsable de bien des malheurs. Si je suis devenu prétentieux, c'est que je n'ai pas été assez fort pour contenir mon orgueil.

Je suis venu de loin pour te retrouver, et le jeu en vaut la chandelle, comme tu le disais autrefois. Je suis fier d'avoir fait de grandes choses pour notre patrie, certes, mais je suis et resterai à jamais honteux vis-à-vis des familles de mes victimes. Tu sais, jamais je n'aurais pu être un assassin. Et pourtant, n'en suis-je pas devenu un ? Quoi qu'il en soit, je viens te retrouver. Je sais, tu aurais probablement souhaité que je reste plus longtemps là-bas, mais l'envie de te revoir me prenait à la gorge. Jamais je n'ai pu exaucer ton souhait, celui que tu as fait avant de partir, celui où tu me demandais de t'oublier; jamais je n'y suis parvenu. J'ai essayé, pourtant, mais cela n'a abouti à rien. J'en suis même arrivé à me laisser bercer d'illusions.

Si je ne m'étais pas embarqué dans cette folle aventure, si je n'avais pas vu mes compatriotes mourir sous mes yeux, si je n'avais pas vécu cette sanglante expérience, je serais resté un enfant, le petit frère que tu aimais tant. Si la guerre n'avait jamais éclaté, mes rêves ne se seraient jamais évanouis. Si j'avais été persuadé d'avoir ma place sur le champ de bataille, comme toi, j'aurais été fier de servir mon pays. Si j'avais été tout de suite plus courageux, j'aurais été capable de m'opposer au règlement trop strict de notre chef belliqueux. Si je n'avais pas crié lorsque l'ennemi nous a attaqués par surprise, si tu n'étais pas venu à ma rescousse lorsque le gaz toxique a essayé de m'envahir les narines, je serais mort sans que tu aies eu le temps de te sacrifier. « Si », la vie nous impose constamment ce mot : « si ».

Si je ne t'avais pas vu mourir asphyxié, sous mes yeux, et tout cela parce que tu as eu le courage de me lancer un masque à gaz. Le tien.

Au cours de cette sombre nuit, tu as perdu la vie et j'ai perdu mon frère. J'ai traversé tant de choses à tes côtés : bonnes, mauvaises, comme à la guerre. Je me souviens de notre enfance. Certains instants, rares mais réels, me comblaient de joie : par exemple, lorsque j'ai réussi à sauter par-dessus la clôture du voisin (je n'ai plus honte de le dire : je m'étais entraîné sans relâche pour y arriver), et que tu m'as regardé avec fierté pour la première fois. Et la nuit où tu m'as appris à suivre les étoiles, la nuit où je me suis endormi dans l'herbe, bercé par le son de ta voix. Ou encore, quand j'ai pris froid parce que je voulais te prouver que je savais nager à contre-courant. J'ai bien failli me noyer, ce jour-là, et tu as pris soin de moi jusqu'à ce j'aie mieux.

Pardonne-moi, je suis venu, j'ai désobéi. Tu m'as demandé de vivre, et c'est ce que j'ai fait jusqu'à ce que je me rende compte que je n'avais plus la force de me battre. J'étais idiot de penser que je n'avais perdu que mon frère à cause de la guerre. Non, la réalité est bien plus cruelle. J'ai perdu mon frère, mais aussi un ami, mon meilleur allié, la joie et la volonté de vivre.

J'ai fait du chemin depuis ta mort, tu sais ; là où certains traversent des torrents de larmes et des rivières de chagrin, moi, j'ai traversé des forêts de souvenirs et des gouffres de rêves.

On raconte que lorsqu'on voit sa vie défiler devant ses yeux, c'est qu'on va mourir. Je pense que mon heure est venue, dans ce cas. Je réalise maintenant une chose : à quel point cela avait dû être difficile pour toi de me dire quelque chose avant de mourir. Moi, j'ai choisi de t'écrire. Bouger les lèvres devient la plus difficile des épreuves lorsqu'on est tétanisé, parce c'est ce que je suis, tétanisé par la peur. J'ai peur – mais je ne reculerai pas. Mon voyage ne s'arrêtera pas là, j'en suis persuadé. Il continuera à tes côtés. Je compterai les étoiles pour ne pas me perdre, et j'aurai un bon guide, mon soldat des étoiles.

Voyage sans retour écrit par Romane Bagnoud - **3ème prix**

Il faisait froid cette nuit là. La lune était à son apogée, remplaçant l'éclairage urbain détruit. Ma ville me désolait en ce triste jour de 2015. Ma famille venait d'être arrêtée par des djihadistes. Mes parents avaient refusé que mon frère aille à l'école coranique. Quant à moi, je m'étais enfuie encouragée par leurs cris. La terre me propulsait à chacune de mes enjambés, toujours plus vite. Le sol s'aplatissait pour me faciliter le passage, comme la foie porte les croyants. Le monde semblait s'être attacher à moi, m'aidant dans mon voyage. J'ai couru longtemps, très longtemps... Des larmes se sont mises à jaillir de mes yeux. Je pleurais mon désespoir. Jamais je n'aurais dû partir seule ! Papa et maman avaient déjà tout organisé pour qu'on quitte cette nécropole. Mais j'allais devoir accomplir seule leur rêve, notre rêve : être libre !

Notre ville était déjà depuis deux ans le berceau de l'état islamique. Le ciel vomissait sans cesse des météorites d'acier, et nos journées étaient rythmées par le son des coups de feu à répétition. Une chose me rattachait encore à ma patrie, c'était mon prénom : Zanouba. Un joli prénom, bien qu'il soit étrange. Mes parents m'avaient appelée ainsi, pour honorer l'impératrice de Palmyre, symbole de paix et d'espérance.

J'ai marché longtemps, sans conviction, sans objectif, parce que mon corps me l'ordonnait. Et c'est auprès de cette imposante étendue d'eau, bercée par le son des flots qui s'écrasaient sur la côte, que j'ai trouvé un certain réconfort. A ce moment presque parfait, où les étoiles scintillaient comme des petites incrustations de strass sur du velours bleu marine. Loin à l'ouest, une bande plus brillante luisait dans le turquoise palissant de l'horizon. La brise fraîche caressait mon visage. Je me suis laissée conquérir par ce parfum salé voulant inonder ma poitrine.

La mer était mon refuge. Je m'y suis jetée au péril de ma vie. Dans l'espoir un jour d'échapper à la guerre. Je comprends dès lors le besoin qu'on a de plonger son corps dans cette eau limpide, comme pour y faire sombrer une certaine amertume et y abandonner certains souvenirs... Je me souviens de la Syrie, quand c'était encore un beau pays. Aujourd'hui déchiré par la violence qui croît chaque jour, les bombes, la haine, les larmes, le sang, l'angoisse que tous finissent mal ! Je me suis offerte à

l'Europe. J'ai dit oui à l'Eldorado, je n'ai pas peur ! Je ne suis plus rien, ni personne. Le courant a conquis mon âme. J'ai préféré le regard d'hommes malveillants à l'insécurité d'une terre condamnée. J'ai laissé les lucifériens dépecer ma décence, martyriser mon corps et se goinfrer de son essence, remplir mon esprit d'idées hautes en couleurs, mais pourtant élégiaques.

Mon être s'est senti choir dans le vide ! J'ai laissé l'eau salée envahir mes poumons, j'ai voulu régurgiter cette masse exécrationnelle, mais les vagues me tiraient déjà vers le fond. Le sommeil s'est emparé de ma conscience puis l'épuisement a laissé place à l'abandon. Mon rêve eu raison de moi, je me suis offerte à la mer. Sans hésitation et sans acharnement, elle a pris cette offrande et s'est glorifiée.

La mort m'avait traquée sans remords. Mon cadavre fut recraché sur une plage, dans la sécurité des terres connues. Le soleil lavant la blessure de la pérennité m'avaient effleuré. Les anges m'avaient tendu leurs mains. Mais il n'y avait plus d'avenir. La lumière serra la gardienne de mon âme. Je ne vis plus qu'un monde de souvenirs ! Toute cette époque, tous mes rêves, mes espoirs, ma famille disparue, ma patrie telle que je l'ai connue, tout cela était derrière moi ! Une page s'était tournée à jamais, car aujourd'hui était le dernier jour de mon existence. J'avais toute une vie pour être heureuse, mais je suis décédé dans un banal naufrage emportant un futur qui ne s'écrira jamais.

Je veux que mes yeux soient couleur sang, couleur enfer, injectés de haine et de colère, affichant ma douleur et mon histoire !

Je veux que tout cela cesse, y aura-t-il une fin à cette guerre ? Marquera-t-elle les esprits ? S'il vous plait, je vous en supplie... faites que ce soit la dernière !

Moi, enfant européen, enfant de l'Eldorado ! Je la regarde, parcourant son corps inerte. Son dernier souffle est rendu. Je le sens m'envelopper. Des larmes coulent sur mes joues, une à une, longue et hésitante. Zanouba n'était plus qu'un cadavre parmi tant d'autres, étendu sur la plage. Les yeux brillants de larmes, j'ai regardé une dernière fois ce silencieux spectacle, le message de fin, fixant ces yeux éteints.

« Migrants cherchant son chemin, elle a couru après son destin, d'un côté à l'autre du globe, elle n'était qu'une clandestine.

Et pour unique Eldorado une fin tragique, des éclats de voix et quelques flashes, pour seulement une triste photo en première page.

Et bien sûr condamnée à l'oubli, alors que son pays devient cimetière ! »

CATEGORIE ENFANTS

Je suis venue de loin de Chiara Demaurex - **1er prix**

En quelques mois, ma vie a changé.

Aujourd'hui, nous sommes le 5 Décembre 2015 et je suis sur un bateau car j'ai dû quitter la Syrie mon pays. J'ai perdu toute ma famille mais j'ai Tchad mon meilleur ami. Tout le monde dort, moi je ne peux pas, j'ai quitté mon pays, il est en train de se détruire.

Je me sens impuissante. Je sens un mélange de tristesse, de rage, de haine et de POURQUOI ? pourquoi nous ? pourquoi tant de sang, pourquoi tant de guerre et pourquoi tant de haine dans ce monde.

Beaucoup de personnes pensent que ça ne les concerne pas mais oui ça nous concerne tous.

Je regarde les flots : mise à part le bruit du moteur ici c'est tranquille.

Le soleil se lève et Tchad s'est réveillé.

- Tu n'as de nouveau pas dormi.

- Non. Je marmonne...

- Zeina, on va y arriver je te le promets. Viens contre moi et dors !

- Mais...

- Zeina n'oublie jamais cette phrase « Il faut toujours de l'espoir pour avancer. »

Sur cette phrase, je m'endors.

Quand je me réveille, je vois la terre. L'Espoir...

Je viens de si loin.

Cornichon et Compagnie écrit par Fabien Cabassu - **2ème prix**

Inde, août 2015. Bébé, j'ai été arraché à mon berceau de feuilles. Une main rugueuse m'a mis ensuite dans un panier. Nous étions serrés comme les sardines en boîte, j'avais de la peine à respirer.

Mer d'Arabie, un jour après, sur un cargo. Mal de mer et de sel de conservation. Passage dangereux par le Golfe d'Aden. Ça passe ou ça casse. Même si je suis vert, j'ai une peur bleue.

Mer Rouge, ça bouge. Canal de Suez, malaise. On est bientôt arrivés ? Ah non, encore la Méditerranée ! Enfin la Turquie ! Arrivé sur terre ferme, je me croyais sauvé. Pourtant, me voilà noyé dans du vinaigre pendant un mois.

Après la baignade en bidon, les vacances en France. Pour la première fois de ma petite vie, je prends l'avion. En arrivant, nous sommes contrôlés. Certains de mes amis, pas assez beaux pour être achetés, sont liquidés. Je tremble de peur, je me recroqueville pour cacher mes défauts. J'espère me faire passer pour Mister Cornichon. Ouf, j'ai eu de la chance, la chance d'être mis en pot.

Février 2016. La Suisse, quel beau pays ! Au magasin, c'est gai, on nous met même de la musique. Des géants nous observent, mais nous trouvent trop chers. Par moments, on peut entendre : *Les cornichons, meilleurs que les bonbons !* Après les rabais interminables à étiquettes jaunes, on nous achète enfin.

Tout ce voyage pour finir englouti de raclette ! Ça tourne vraiment au vinaigre.

LE VOYAGE écrit par Nolan Berger - **3ème prix**

Je viens de loin.
Je vais, je viens.
Je voyage tout le temps.
Quand je suis arrivé, je repars.
J'ai l'impression que je n'arrive jamais.
C'est ça je n'arrive jamais où je veux aller.
Je dois me dépêcher.
Dès que j'arrive je me dis:
Je suis arrivé, enfin ...
Et non je dois repartir.
Ainsi se déroule ma vie.

Bon, je suis pressé: au revoir!